



UN ROMAN FRIBOURGOIS  
DANS LA GRANDE PRESSE PARISIENNE

*PIERRE MOEHR* D'ÉTIENNE EGGIS

Du 3 au 5 décembre 1856, *La Presse*, l'un des plus importants quotidiens de Paris, publie *Pierre Moehr, une vie d'ouvrier suisse* d'Étienne Eggis (1830-1867), un enfant de Fribourg monté dans la capitale des arts à l'âge de vingt ans pour y tenter une carrière littéraire<sup>1</sup>. Resté inédit en volume durant près d'un siècle et demi, ce bref récit sur Fribourg écrit par un Fribourgeois a donné lieu à une édition en 1994, sous la houlette de la Bibliothèque cantonale et universitaire. Saluée comme l'exhumation d'un «trésor, partie intégrante du patrimoine littéraire fribourgeois<sup>2</sup>», cette redécouverte tardive favorise une interprétation locale du texte : l'histoire tragique du cordonnier éponyme offrirait aux lecteurs d'aujourd'hui une image «au présent<sup>3</sup>» des soubresauts historiques ayant agité leur ville au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et les illustrations dessinées pour le livre les encourageraient à se projeter dans des lieux familiers.

Or *Pierre Moehr* a bien été publié à l'usage d'un public français largement ignorant du contexte fribourgeois et en fonction des contraintes particulières

## UN ROMAN FRIBOURGEOIS

à la presse parisienne. À la jonction de la vignette pittoresque, de la satire politique et d'un *pathos* romantique dont les derniers feux brûleraient bientôt dans *Les Misérables* de Victor Hugo, le roman vu de l'Hexagone révèle, entre dépit et sarcasme, une étrangeté helvétique comparable à l'origine biographique de l'auteur telle que lui-même s'ingéniait à la présenter durant son exil poétique. Pour saisir les enjeux de cet échange littéraire à distance entre Fribourg et Paris, il nous faut donc d'abord cheminer avec le jeune échevelé dans les pérégrinations réelles ou imaginaires qui l'ont conduit de la Suisse à la France.

### UN JEUNE HOMME DE FRIBOURG À PARIS

Tout débute, déjà, par l'intermédiaire de la presse, un soir de 1848, à quelques encablures de la cité des Zaehringen. «En m'en allant ainsi, à travers la neige et les mauvais rêves, sur la route de Berne, j'arrivai à un pauvre hameau appelé la Singine. La nuit était si noire qu'elle m'effrayait. J'entrai dans l'unique auberge du hameau [...], et pendant que l'hôte me préparait un matelas, je me mis à feuilleter les almanachs et les journaux dont les tables de la plus mince auberge sont toujours couvertes en Allemagne ou en Suisse. Quel soleil se leva dans mon esprit ! Une revue, intitulée : *l'Émulation, revue fribourgeoise*, contenait des vers de Gautier ! Des vers de ce cher grand maître au milieu des neiges et des barbarismes suisses<sup>4</sup>.» Cette illumination juvénile, dont Eggis témoigne dans *L'Artiste* six mois avant la publication de *Pierre Moehr*, est probablement inventée ou

à tout le moins recomposée à partir de souvenirs diffus, puisque le nom de Gautier n'a jamais figuré au sommaire de *L'Émulation*. Qu'importe ! Dans cette étape semi-fictive – précédant de deux ans son voyage vers Paris –, l'aspirant poète fonde une vocation où l'obscurantisme helvétique est racheté par la clarté française dont il auréole le bon Théo.

L'éloge est un brin intéressé, sans doute, car Gautier n'est autre que la plume influente du feuilleton dramatique de *La Presse*, dont le jeune homme a sollicité la protection à la publication de son premier recueil poétique *En causant avec la Lune*, non sans égratigner au passage son pays natal. « Pauvre enfant d'un pauvre professeur de musique de Fribourg en Suisse », lui écrit-il le 29 mars 1851, « je souffris tellement au milieu des passions basses et vulgaires de la petite ville où le sort avait jeté ma vie que [...] je partis de Fribourg seul à pied le sac au dos, le bâton à la main, la flamme au cœur. » Insistant sur les difficultés de sa vie matérielle, il exprime alors à son correspondant son désir « d'avoir un article de vous dans cette *Presse* que vous enrichissez des splendeurs de votre imagination<sup>5</sup> ».

Quoique sa précarité réelle ne fasse aucun doute, notre enthousiaste procède à une construction réfléchie de sa posture d'écrivain bohème en puisant dans un répertoire de représentations implantées dans l'imaginaire culturel depuis les *Illusions perdues* de Balzac. Sa rhétorique est bien rodée : les mêmes mots, presque les mêmes phrases se trouvaient déjà dans les premières demandes de soutien envoyées aux personnalités du Tout-Paris littéraire à son arrivée quelques mois plus tôt. Comme Lucien

de Rubempré, il avait d'abord cherché à entrer en journalisme et s'était directement adressé à *La Presse* en envoyant un manuscrit à Auguste Nefftzer, l'influent secrétaire de rédaction. En dépit de l'insuccès de ses premières démarches, ce dernier s'était montré encourageant, de même semble-t-il qu'Émile de Girardin en personne, le propriétaire du journal<sup>6</sup>.

Pour se faire connaître, Étienne s'était finalement résolu à publier à compte d'auteur son premier livre, qu'il envoie donc à Gautier, mais aussi – on n'est jamais assez prudent – à Nefftzer. Las! malgré les relations prétendument nouées avec les rédacteurs de *La Presse*, celle-ci n'en dit mot, contrairement au *Journal des débats* ou à *L'Artiste* qui reconnaît en lui un «enfant de la Suisse» dont la poésie «est une fleur des Alpes<sup>7</sup>». Pour les revues suisses, cette note helvétique parsemée dans le recueil se révèle toutefois insuffisante. La *Bibliothèque universelle* de Genève eût préféré «l'entendre chanter [...] les exploits héroïques du peuple helvétique» plutôt que de l'écouter «causer avec la lune<sup>8</sup>». *L'Émulation* également s'attendait à voir défiler «les sujets qu'un luth fribourgeois devait chanter *con amore*» et déplore que le poète ne vise pas «une œuvre *exclusivement* nationale<sup>9</sup>».

#### LES POINTES DE LA PETITE PRESSE

Jugeant sa poésie uniquement à l'aune du patriotisme, Fribourg ne fait ainsi que confirmer la vision étriquée qu'en a déjà Étienne Eggis. La ville devient compréhensiblement la cible de plusieurs historiettes publiées en 1853 dans la revue hebdomadaire *L'Éclair*

et le quotidien *Paris*, deux périodiques relevant de la «petite presse», c'est-à-dire une presse littéraire de petit format où la fantaisie et l'ironie maquillent l'opinion politique et l'emportent sur l'information. C'est dire que cette tonalité excentrique encourage Eggis dans ses proses souvent fantasques.

À *L'Éclair*, il livre notamment de cruelles «Rémiscences de voyages. Fribourg en Suisse» placées à la fois sous le signe de la mémoire et du récit viatique, comme si la ville n'avait été pour lui qu'un lieu de transition<sup>10</sup>. Ses concitoyens y sont dès l'entame traités de «mollusques qui tiennent de l'homme par une chose: l'appétit.» D'où cette conclusion cinglante: «Le Fribourgeois, c'est une bouillie au fromage.» À l'inverse de ses ressortissants, l'endroit se révèle pourtant inspirant, escarpé, paradoxal, conformément à l'horizon d'attente nourri par les impressions de voyage de Dumas ou d'autres littérateurs: «Il est peu de villes plus pittoresques et plus riches en sites variés que la ville de Fribourg en Suisse. Elle a la forme d'une échelle, dont chaque échelon formerait une rue, de façon que, pour descendre au jardin, il faut monter quatre étages [...].<sup>11</sup>»

Pourquoi pareille divergence entre le génie du lieu et la bêtise prêtée à sa population? «Dieu a mis tant de poésie dans ce sol, qu'il ne lui en est plus resté pour les habitants<sup>12</sup>.» Cette explication cocasse est donnée dans l'autre journal, *Paris*, dans lequel Étienne Eggis publie une série de «Contes des nuits neigeuses» où abondent les transpositions de son vécu. Deux d'entre eux évoquent directement Fribourg. «Hans Werro» raconte le triste destin d'un clerc d'avocat, personnage fictif au patronyme

## UN ROMAN FRIBOURGEOIS

typiquement nuithonien qui, lassé de « cette horrible vie de Fribourg », part tenter sa chance à Paris... « le sac au dos, le bâton à la main ». Dans « L'organiste de l'orage », moins accusateur à l'égard de la ville, Eggis teinte de fantastique l'épisode authentique de l'incendie par la foudre de la cathédrale Saint-Nicolas, en 1822, et la construction d'un nouvel orgue<sup>13</sup>. Tout en équilibrant fiction poétique et réalité historique, il adopte l'un des lieux communément célébré par les voyageurs romantiques, notamment George Sand dans ses *Lettres d'un voyageur*. La célébrité du sujet légitime la reprise de ce bref conte en province, dans le *Journal de l'Ain*, quelques jours plus tard.

## ENFIN *LA PRESSE* VINT !

Le laboratoire des petits journaux a permis à Étienne Eggis d'affûter ses armes littéraires – diatribe endiablée ou poésie enténébrée – pour se frotter à un récit plus développé dans la grande presse. En 1856, il ne vit plus à Paris, mais en Allemagne – ce qui ne l'empêche pas de correspondre avec la France. Comment est-il finalement entré à *La Presse* ? Son nom y apparaît le 20 mars 1853 dans le feuilleton littéraire de Paulin Limayrac – à défaut de Gautier, chargé de la critique théâtrale – qui chronique sans concession son second recueil poétique, *Voyages aux pays du cœur*<sup>14</sup>. Le 27 décembre 1854, un premier article signé de son nom paraît dans le quotidien, consacré au prédicateur anglo-américain John Gough. Un second suit, en avril 1855, sur la foire des livres de Leipzig<sup>15</sup>.

On ne lui connaît pas d'autre feuilleton isolé avant *Pierre Moehr*, mais dans une lettre d'octobre 1855 à son ami parisien Auguste de Vaucelle, il affirme: «M. de Girardin m'a tant envoyé d'argent depuis deux ans, toujours en avance sur des feuilletons que je lui faisais parvenir, que je n'ai plus rien à espérer de ce côté<sup>16</sup>.» Faut-il en déduire que le patron de *La Presse* ait consenti à des dépenses inutiles? Ou qu'Eggis ait pu écrire des papiers signés par d'autres<sup>17</sup>? Dans le même envoi, il précise cependant être «attaché réellement à la Presse, pour laquelle M. de Girardin [lui] a commandé un roman». Rien n'atteste qu'il s'agit déjà de *Pierre Moehr*, mais toujours est-il qu'une année plus tard paraît sa *Vie d'un ouvrier suisse*.

L'aboutissement que marque cette publication ne doit pas nous leurrer sur son prestige tout relatif, pas plus que la proximité des noms illustres de Sand, Dumas ou Féval dont les parutions prochaines sont annoncées en tête du numéro où débute *Pierre Moehr*. Avec les trois livraisons de son récit, Eggis ne concourt pas dans la même catégorie que ces marathoniens du roman-feuilleton: malgré une petite notoriété, il appartient aux nombreux «articliers» happés par la machine médiatique, non aux gloires littéraires. *Pierre Moehr*, qu'il qualifie de «petit roman» ou de «nouvelle»<sup>18</sup>, sert avant tout à meubler les colonnes du feuilleton entre des massifs de longue haleine.

Eggis compose néanmoins une narration de plus ample portée – mais tout aussi acidulée – que ses contes pour *Paris* et *L'Éclair*. L'action se déroule sur fond de guerre du Sonderbund, grave crise civile

consécutive à la constitution d'une alliance séparée entre sept cantons catholiques (dont Fribourg) pour résister aux tendances centralisatrices du pouvoir fédéral. Le début du récit est situé « n'importe quel jour de l'année 1846 » – plus précisément, apprend-on ensuite, le « 26 du mois de juin », jour de la « saint Crescent<sup>19</sup> ». Confusion d'Étienne ou, plutôt, mélecture de l'ouvrier compositeur de *La Presse* ? Il faut lire en effet 27 juin de l'année 1847, soit « cinq mois » avant la capitulation du gouvernement face à l'armée fédérale narrée dans le numéro du lendemain. Le récit est parsemé de détails aussi véridiques que folkloriques, à l'image du « miracle » attesté d'un soldat ayant échappé à une mort par balle grâce au minuscule bouclier que constituait la médaille votive portée sur sa poitrine.

Dans ce cadre, les déconvenues de l'infortuné Pierre Moehr ne semblent être qu'un prétexte pour analyser les rouages politiques de cette période, et plus précisément la lutte entre conservateurs et radicaux (respectivement pro- et anti-Sonderbund). Les deux clans charpentent le roman et structurent la topographie de la ville, que ce soit dans le choix de leurs commerçants ou dans l'emplacement de leur *stamm*: les partisans du pouvoir cantonal se réunissent aux « Chasseurs » (Le Chasseur, rue de Lausanne); l'opposition radicale tient conseil au « café Nabolz » (le café Nabholz, rue de Romont). Les patronymes des personnages sont vraisemblables et certains acteurs sont aisément reconnaissables: d'un côté le « licencié en droit » conservateur « Ernest de Stacklin » (le futur avocat Ernest de Stoecklin, 1830-1887), l'altération du nom provenant peut-être, ici comme ailleurs,

d'une lecture erronée du manuscrit; de l'autre plusieurs amis d'Étienne mentionnés dans sa correspondance: «Isaac Gendro» (Isaac Gendre, 1831-1881), présenté comme un fanatique, mais aussi Auguste Majeux, Pierre Sciobéret, Placide Chollet, Jacques Guérig, tous exaltés par «leur poète, M. Glasson» (Nicolas Glasson, 1817-1864).

Naturellement, les lecteurs de *La Presse* ne sont pas censés décrypter ces allusions locales. En les multipliant, l'écrivain produit plutôt un «effet de réel» de type exotique. À plusieurs reprises, des comparaisons avec la vie parisienne expriment cette mise à distance complice: dans la marchande rue de Lausanne, «un Parisien ne monterait qu'en se cramponnant aux pavés des deux mains»; la basse-ville est une «espèce de Cité dans le Paris fribourgeois»; les intérieurs s'articulent autour des «énormes poêles de faïence qui remplacent en Suisse les élégantes cheminées françaises». Eggis égrène des régionalismes comme «*papet*, nom que l'on donne à la bouillie à Fribourg» (une obsession, décidément!), ou des emprunts germaniques comme «*gsellen* (ouvriers)». Il place enfin dans la bouche d'un autochtone une parlure provinciale viciant le bon usage de Paris.

En un mot, il ironise sur l'image d'une ville arriérée, confite de surcroît dans la bigoterie. Les conservateurs, dont les appartements regorgent d'«innombrables crucifix, médailles de l'Immaculée-Conception [...], etc., etc.», dénoncent à leurs alliés jésuites «une fille qui lit des romans, bonté de Jésus!» Suranné, le dispositif militaire de défense louvoie entre le merveilleux médiéval et une pathétique – ou humoristique – quincaillerie de carnaval:

l'armée populaire est équipée de « vieilles arquebuses rouillées », de « lourdes épées du moyen-âge », et son arsenal dépenaillé comprend jusqu'à des « ustensiles de cuisine ».

À lire ces descriptions à charge, on pourrait croire qu'Eggis prend parti pour les radicaux réformateurs dont les rangs comptent plusieurs de ses proches. Lui-même se définit comme un « libre républicain de la Suisse régénérée », opposé à la « noblesse fribourgeoise », croyant « au Dieu de la liberté et non à celui des prêtres<sup>20</sup> ». Dans le récit, il mentionne d'ailleurs « une *Marseillaise* inédite » attribuée au poète Glasson qui rappelle furieusement sa propre « Marseillaise de l'avenir », une pièce de son recueil *En causant avec la Lune* écrite en 1848. Ces échos cachent toutefois une position moins partisane. Pierre Moehr est présenté comme la victime de l'un et l'autre camp. Naïf, vertueux mais facilement manipulable, il n'a « pas d'opinion politique », n'entend « rien à l'émancipation intellectuelle des peuples » ni « à tous les grands mots dont on assourdissait son oreille ». Préoccupé par sa subsistance, il ne s'inquiète guère de savoir « s'il chauss[e] un pied radical ou un pied conservateur ». Il paraît ainsi « trop froid aux fanatiques du collègue » – le collègue Saint-Michel tenu par les jésuites – et se met également « au ban des radicaux » qui voient en lui un « affidé des révérends Pères ».

Un deuxième personnage, Claude Bardy, incite à nuancer l'idéologie portée par le roman. Ternissant l'image du radicalisme dont il est d'abord un virulent porte-voix, il n'hésite pas à s'engager par opportunisme dans la milice des jésuites puis à retourner sa veste à l'installation du nouveau gouvernement radi-

cal. Dans le dernier chapitre, situé plusieurs années après la guerre du Sonderbund, il participe aux insurrections avortées contre ce régime désormais installé et contesté même parmi ses anciens sympathisants. Or, malgré ses palinodies successives, Bardy demeure un ami fidèle pour Pierre Moehr : ses qualités humaines ne sont donc pas en cause, plutôt les flétrissures du pouvoir quel qu'il soit et son ignorance du principe d'« *immancipation intellectuelle* » qu'au fond il n'a guère mieux assimilé que le pauvre cordonnier. Le narrateur conclut, fataliste : « À Fribourg, en Suisse, les deux partis, radical et conservateur, continuent à jouer aux changements de gouvernement. » Il ne pouvait mieux dire : deux jours après la parution dans *La Presse*, le 7 décembre 1856, les conservateurs concrétisent sans surprise une nouvelle alternance aux élections. Étienne Eggis, à qui les faits donnent raison, renvoie ainsi dos à dos chaque parti, comme si la ville, ployant sous son destin funeste, était prédestinée à étouffer toute lumière sociale sous des chamailles de clocher.

### POURQUOI *PIERRE MOEHR* ?

Par une telle restitution de la crise du Sonderbund, *Pierre Moehr* répond en tous points à la fonction assignée au « rez-de-chaussée » des journaux, ce bas de page accueillant pour les romans ou les longues nouvelles, mais aussi pour des contenus plus didactiques. En effet, dans cet espace spécifique où se déploient le récit historique aussi bien que la relation de voyage, le sérieux documentaire et la fantaisie débridée se mêlent allégrement en une hybridation

du réel et du fictionnel que la satire d'Eggis illustre parfaitement. Si par principe le feuilleton ne traite pas directement de politique, ce qui le distingue du haut de page dont il est séparé par un trait horizontal, la divertissante évasion qu'il procure n'en participe pas moins du discours du journal<sup>21</sup> : la critique sociale de *Pierre Moehr* ne devait pas déplaire au libéral Girardin, les billevisées fribourgeoises se surimposant à l'actualité du Second Empire comme les mœurs lointaines aux turpitudes du pouvoir dans les fables philosophiques d'Ancien Régime. Du reste, même si Eggis exprime ses convictions, il est conscient de la nécessité de « faire la part des tendances du journal, du goût des lecteurs<sup>22</sup> ». Il chausse volontairement des lunettes grossissantes pour correspondre à la vision vaudevillesque de la politique cantonale véhiculée par la presse française : « Nos journaux, confirme depuis Fontainebleau sa parente Eulalie de Senancour (la fille d'Obermann) à un correspondant fribourgeois, exagèrent toujours les dissensions qui s'élèvent çà et là parmi vous [...] mais je me défie de ces rapports dramatiques à dessein<sup>23</sup>. »

Comme pour la plus grande partie de cette éphémère littérature journalistique, on ignore tout de l'accueil réservé à *Pierre Moehr* par les lecteurs de *La Presse*. En revanche, un envoi d'Étienne Eggis à Auguste Nefftzer nous informe de l'écho que le texte a pu recevoir dans sa ville natale : « J'apprends par une lettre qu'on m'écrit de Suisse [...] que mon feuilleton, intitulé *Pierre Moehr* a paru dans la Presse. Cette œuvre a, m'écrit-on, soulevé à Fribourg, une tempête de récriminations. Je m'y attendais. J'ai dit la vérité, sans ménager les partis ; pour moi la démo-

cratie, c'est le pain pour tous et j'ai dit aux Suisses que leurs interminables querelles intestines tuaient dans leur pays toute industrie, en ne laissant au dehors des manifestations politiques aucun cercle actif et sympathique à l'ouvrier. Je vous écris, Monsieur et cher confrère, en toute hâte et au décousu pour vous prier de bien vouloir m'envoyer les Numéros de Pierre Mœhr et vous demander la permission de répondre au cas échéant à la lettre qu'on médite de vous écrire de Fribourg<sup>24</sup>. »

Des lettres de protestation à l'auteur voire au journal, il ne reste aucune trace ; le droit de réponse sollicité n'a pas été accordé, ou n'a pas eu besoin de l'être. Même si Eggis gonfle peut-être la réprobation fribourgeoise, ce document atteste que les numéros de *La Presse* ont été lus en Suisse, sans l'incitation de l'auteur qui apparemment n'en savait mie. Les abonnés individuels n'étaient sans doute pas légion, mais les journaux français pouvaient se lire dans certains cabinets de lecture ou cercles professionnels. Compte tenu de son ton satirique – sans même parler des particuliers nommément visés –, on imagine le malaise que *Pierre Mœhr* a pu susciter.

Eggis a-t-il été trop loin ? Ce récit fourmillant de détails aurait-il *a posteriori* paru trop local pour *La Presse* ? De fait, on ne trouvera plus la signature du Fribourgeois dans le quotidien. Il continuera néanmoins à s'autoriser de cette collaboration prestigieuse par la suite : au seuil des *Schnapseurs*, édité à Fribourg en 1862, une fanfaronnante notice mentionne « les journaux français » dont il « est encore un des rédacteurs les plus assidus, comme par exemple *La Presse*<sup>25</sup> ». Dans un courrier d'avril 1863, l'écrivain

signe même «Étienne Eggis, correspondant de la Presse<sup>26</sup>».

Manifestement, il prend ses désirs pour la réalité: dans le même temps, il se plaint auprès de Vaucelle et de Michelet du silence de Girardin et implore depuis Berlin le célèbre historien de faire pression sur l'homme de presse<sup>27</sup>. Même Nefftzer ne lui répond plus, puisque dix ans après les faits, on le voit toujours quémander les numéros concernés<sup>28</sup>. S'il réclame ses exemplaires, c'est peut-être pour les distribuer, mais surtout pour garder une trace de son travail: son manuscrit a probablement été, comme il était de coutume, découpé par l'ouvrier de *La Presse* au fil de la composition puis jeté.

Ce durable scrupule d'auteur, tout comme son insistance sur la réception fribourgeoise de son roman, invite à y lire *in fine* plus qu'une œuvre de circonstance calibrée pour *La Presse*. Et si, dans la négociation qui s'y fait jour entre contrainte médiatique et liberté littéraire, entre le rire grinçant et les larmes de la misère, s'esquissait la vérité ambiguë de son rapport personnel à Fribourg? Non seulement le poète a investi son expérience dans son récit, mais il l'habite partout, en hologramme. Quoique inventés, les protagonistes bruissent de résonances autobiographiques. Comme son «ouvrier suisse», Étienne a eu un frère nommé Adolphe; comme lui, il a souffert de vivre avec une marâtre. Que dire encore de l'activité nocturne de copiste de musique exercée par son personnage «pour M. Eckeiss, le directeur du chœur de la cathédrale»? Son propre père occupait des charges semblables de musicien, tout comme son grand-père émigré d'Allemagne, né Eckes avant

DANS LA GRANDE PRESSE PARISIENNE

de franciser son nom ; ce dernier s'était d'abord établi comme... cordonnier à la rue des Forgerons, soit « dans la partie basse de la ville de Fribourg », à l'instar de Pierre Moehr<sup>29</sup> ! Étienne Eggis, qui ne s'affirme citoyen de Fribourg « que parce que [s]on père y est naturalisé<sup>30</sup> » et qui s'adresse à ses compatriotes de l'extérieur, aura trouvé dans le détour salutaire de la presse parisienne non seulement un support adéquat pour régler ses comptes avec les Fribourgeois, mais surtout un miroir à double foyer où interroger avec une iconoclaste inquiétude sa propre identité.

JEAN RIME

53. Jules MICHELET, *Journal*, t. III, éd. Claude DIGEON, Paris, Gallimard, 1976, p.475.

UN ROMAN FRIBOURGEOIS  
DANS LA GRANDE PRESSE PARISIENNE

1. La rédaction de cet article a bénéficié de la documentation généreusement mise à ma disposition par Monsieur Jean-Jacques d'Eggis. Qu'il en soit vivement remercié.
2. Étienne EGGIS, *Pierre Mochr, ou La Vie d'un ouvrier fribourgeois à l'époque du Sonderbund*, préface de Martin NICOLIN, Fribourg, Éditions La Sarine / Bibliothèque cantonale et universitaire, 1994, p.6.
3. *Ibid.*, p.9.
4. Étienne EGGIS, «Personnalités. M. Théophile Gautier», *L'Artiste*, 8 juin 1856, p.219.
5. Lettre d'Étienne Eggis à Théophile Gautier, 29 mars 1851, dans Théophile GAUTIER, *Correspondance générale*, t. IV, éd. Claudine LACOSTE-VEYSSEYRE, Genève, Droz, 1989, p.323-324.
6. Eggis remercie Nefftzer de sa «bienveillance» et «sympathie» dans une lettre ultérieure (avril 1851, Archives nationales de France, 113AP/1, dossier 5). Quant à Girardin, on ne connaît ses supposés encouragements que par le récit qu'en fait Eggis à son ami Auguste Majeux dans une lettre de février 1851 (Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, LD 24,1): «c'est Émile de Girardin qui me l'a dit, "vous parviendrez, jeune homme!"» et dans la préface d'*En causant avec la lune*, Paris, Parisse, 1851, p.IX: «Foi et courage, m'ont dit MM. Alex. Dumas, E. de Girardin, Eug. Sue, Aug. Vacquerie» (p.IX).
7. Auguste de VAUCELLE, «Critique. *En causant avec*

## NOTES

- la Lune*, par M. Étienne Eggis», *L'Artiste*, 15 août 1851, p.24.
8. «Bulletin littéraire», *Bibliothèque universelle*, 4<sup>e</sup> série, t. XVII, mai 1851, p. 143.
  9. Xavier KOHLER, «Revue bibliographique», *L'Émulation*, avril 1852, p. 121. Eggis n'était pas opposé à l'idée d'une telle poésie patriotique, puisqu'il conseillait à son ami Auguste Majeux de «devenir un *poète suisse*» et de puiser ses inspirations «dans notre grande *histoire nationale*» (lettre du 29 mars 1849, BCUF, LD 24,1); seulement, il estimait que cette ambition n'était pas faite pour lui.
  10. Étienne EGGIS, «Réminiscences de voyages. Fribourg en Suisse», *L'Éclair*, t. III, 1853, p.233.
  11. *Ibid.*
  12. Étienne EGGIS, «Les contes des nuits neigeuses. Hans Werro», *Paris*, 22 septembre 1853.
  13. Étienne EGGIS, «Les contes des nuits neigeuses. L'organiste de l'orage», *Paris*, 9 novembre 1853.
  14. Paulin LIMAYRAC, «La poésie et les poètes en 1853», *La Presse*, 20 mars 1853. Le même critique publie, l'année suivante, une recension de *Voyage aux Champs Élysées* («Livres», *La Presse*, 22 novembre 1854). Dans cette insolite description de l'avenue parisienne, Eggis profite de l'emplacement du domicile de Girardin pour célébrer «un des génies aventureux de la France», saluant d'ailleurs moins l'entrepreneur de presse que l'homme socialement engagé. Hasard de calendrier? Son premier article pour *La Presse* paraît un mois plus tard.
  15. Étienne EGGIS, «John Gougl [*sic*], le prédicant», *La Presse*, 27 décembre 1854; «La foire des livres à Leipsick», 15 avril 1855.
  16. Lettre d'Étienne Eggis à Auguste de Vaucelle, [28 octobre 1855], BCUF, L 2035, 6.

17. C'est la condition prêtée à un *alter ego* des «Contes des nuits neigeuses»: «Claude Sottar faisait des feuilletons qu'il ne signait pas, – mais qu'on lui payait, – et qu'un autre signait.» («Un million dans un poêle», *Paris*, 25 août 1853).
18. Lettres d'Étienne Eggis à Auguste de Vaucelle, [1864-1865?] et 18 mai 1866, BCUF, L 2035, 10 et 12.
19. *Pierre Moehr* est cité d'après le texte de *La Presse* des 3, 4 et 5 décembre 1856.
20. Lettres d'Étienne Eggis à Auguste Majeux, 18 juillet 1848 et 12 mars 1851, BCUF, LD 24,1.
21. Voir Lise DUMASY-QUEFFÉLEC, «Le feuilleton», dans Dominique KALIFA, Philippe RÉGNIER, Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Nouveau Monde, 2011, p.929.
22. Lettre d'Étienne Eggis à Auguste de Vaucelle, 16 août 1865, BCUF, L 2035, 9.
23. Lettre d'Eulalie de Senancour à Josué Labastrou, 8 juillet 1858, BCUF, L 590.
24. Lettre d'Étienne Eggis à Auguste Nefftzer, 24 décembre 1856, ANF, 113AP/1, dossier 5. Dix ans plus tard, il explique encore à Auguste de Vaucelle que *Pierre Moehr* lui aurait causé «toutes les vilenies possibles» (lettre datable de septembre 1865, BCUF, L 2035, 10).
25. Étienne EGGIS, *Les Schnapseurs*, Fribourg, Imprimerie F. Raedlé, 1862.
26. Lettre d'Étienne Eggis à Philippe Jaeger, Berne, avril 1863, coll. particulière.
27. Lettres d'Étienne Eggis à Jules Michelet, [1865], dans Jules MICHELET, *Correspondance générale*,

## NOTES

- éd. Louis LE GUILLOU, t. IX, Paris, Champion, 1999, p.419 et 421.
28. Lettres d'Étienne Eggis à Auguste de Vaucelle, [1864-1865?] et 18 mai 1866, BCUF, L 2035, 10 et 12.
29. Sur Philippe Eckes et Augustin Eggis, voir Jean-Jacques D'EGGIS, « La famille Eckes – Eggis – d'Eggis », *Bulletin de l'Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie*, 42, 2009. La suite de l'article, parue dans le numéro 43, est consacrée à Étienne et son demi-frère Adolphe-Prosper, né en 1855.
30. Lettre d'Étienne Eggis à Auguste de Vaucelle, vers 1865, BCUF, L 2035, 10.

## QUAND LA SUISSE ROMANDE GOÛTE – PAR JEU – À LA POÉSIE FRANÇAISE, ET À LA SIENNE

1. On en connaît deux éditions. La première paraît entre 1904, date où la maison d'édition devient société anonyme, et 1908, année de décès des auteurs les plus récemment disparus. La seconde se situe entre 1908 et 1922, année de la mort de Philippe Godet, seul auteur dont les dates ne sont pas mentionnées. Par sa dimension pédagogique, le *Jeu des Poètes* s'inscrit dans l'une des orientations majeures de la maison neuchâteloise qui, à partir de 1904, lance la collection « Actualités pédagogiques » à laquelle contribueront des spécialistes de renom (Freinet, Baudoin, Piaget). Voir Michel SCHLUP, « Les Éditions Delachaux et Niestlé », dans Jacques RYCHNER et Michel SCHLUP (dir.), *Éditeurs neuchâtelois du XX<sup>e</sup> siècle*, Neuchâtel, Bibliothèque publique et universitaire, 1987, p.47-58.
2. Voir François LECERCLE, « La culture du jeu, Innocenzio Ringhieri et le pétrarquisme », dans Philippe ARIÈS et Jean-Claude MARGOLIN (dir.), *Les*